

L'orient philosophique. Réflexion sur les déplacements du concept d'orient dans l'imaginaire européen

Servanne JOLLIVET – CNRS/ENS, Paris

L'histoire conceptuelle se donne assurément comme le moyen le plus direct d'explicitier les présupposés qui sous-tendent nos concepts et catégories de pensée en mettant au jour leurs différentes couches de sens, nourries aux expériences, attentes, et perspectives qui s'y sont cristallisées. Parmi ces catégories, celle d'Orient, constitue assurément une notion fondamentale dans l'histoire des idées européennes, révélatrice de la manière dont l'Occident s'est affirmé et pensé à revers de son Autre, d'un ailleurs ou d'un lointain. Tour à tour pensé comme antagoniste, étranger ou rapporté à la source, provenance, nature ou origine première, le concept d'Orient est lui-même porteur de l'ambivalence même de cette autoréflexivité, ce qui en fait un véritable « concept polémique » (*Kampfbegriff*), selon la terminologie employée par Reinhart Koselleck. Parce que son histoire épouse celle, indissociable et antagoniste, de l'Occident, il en est à la fois l'envers et le répondant et ne prend sens qu'à travers cette polarisation, à laquelle s'est agrégé en réseau toute une série d'autres clivages: nature/culture, barbarie/civilisation, passé/avenir, rationalité/pathos, etc. L'ensemble des représentations véhiculées par cet imaginaire se nourrissent ainsi au mythe d'un tout premier clivage entre Orient et Occident.

L'orient, si orient il y a, est donc toujours l'Autre. N'y voir, dans la lignée d'Edward Saïd, qu'un simple produit de l'Occident parvenu à tracer une ligne de démarcation imaginaire et fictive pour mettre en scène son grand contraire et le soumettre reste néanmoins réducteur. À examiner de près l'histoire de ce concept, force est de constater sa foncière ambivalence. Par delà les représentations exotiques qui ont pu être faites de cet orient lointain, inquiétant et mystique, assimilé à l'immobilisme d'un « état de nature » soustrait à l'histoire, la notion d'orient est indissociable de l'autocritique exercée par l'occident. Si l'imaginaire philosophique se cristallise sur cette notion dès la fin du XVIII^e et tout au long du XIX^e siècle, relayé par les récits de voyage et la littérature orientaliste, c'est en effet sur le sol d'un diagnostic de crise qu'il se déploie. L'orient incarne l'Originel, l'archaïque refoulé par la conscience moderne auquel elle peut se ressourcer, ce qui explique la fascination romantique pour l'Inde ou pour la Chine et le vaste mouvement de « Renaissance orientale » à la fin du XIX^e siècle. Le retour à l'Orient s'affirme ainsi comme un retour aux sources, aux origines, comme le cheminement d'une reconquête et réappropriation.

En retraçant les grandes lignes de cette histoire « philosophique » du concept d'Orient, c'est cette ambivalence que nous souhaitons interroger, ainsi que le basculement théorique qu'elle rend possible, qui permet à l'Occident de trouver un pivot pour asseoir sa propre critique. En permettant de « localiser », de manière bien moins géographique que métaphorique, cet ailleurs ou intraduisible, l'Orient sert ainsi à marquer à la fois la limite et les frontières, mais également l'extériorité même d'un espace de pensée, proprement occidental. En examinant la manière dont cet imaginaire s'est cristallisé dans le domaine philosophique, nous reviendrons ici sur les principales séquences qui marquent cette histoire « philosophique », avec toute l'ambivalence dont elle est chargée.

Nous examinerons dans un premier temps la portée et la place de l'Orient dans le système hégélien, ce qui permettra de voir à quel point les présupposés de sa philosophie de l'histoire continuent de travailler en profondeur la conception occidentale. En historicisant et refusant de « naturaliser » l'Orient, Hegel est en effet le premier à intégrer l'Orient pour y voir le premier commencement d'une histoire de l'esprit commune dont l'Occident serait l'aboutissement. Si, comme il l'écrit dans les *Principes fondamentaux de la philosophie du droit* (1821), « l'histoire du monde va d'Est en Ouest » et que « l'Europe marque la fin de l'histoire du monde, l'Asie son commencement », l'Orient cristallise ainsi à la fois l'origine dépassée de notre culture et sa survivance inactuelle, qu'il oppose explicitement à la Grèce qui symbolise alors la rupture avec notre origine première. Dans sa lignée, l'approche de

Hölderlin est en ceci intéressante qu'il relit et déplace la polarisation hégélienne à travers l'opposition de la Grèce et de l'Hespérie, comme on le trouve dans le *Fondement d'Empédocle* (1799) et dans les *Remarques sur Œdipe et Antigone* (1804). Si le latin *Occidens* désigne le point où se couche le soleil (de *occidete*, se coucher), son équivalent allemand *Abendland* signifie littéralement « pays du soir », tout comme le mot *Hesperia*, qui vient de *hespera*, le soir, par lequel les Grecs désignaient l'Italie, c'est-à-dire la région du couchant par rapport à la Grèce. L'idée du « retour » ou « retournement natal » (*vaterländische Umkehr*) mise en avant par Hölderlin nous intéressera ici particulièrement, à travers le lien qu'il établit entre l'Orient et la Grèce. Le mouvement de réappropriation du « propre » ou du « natal » doit ici en passer par une confrontation avec l'étrangeté de ce qui aurait été refoulé. L'orient n'est plus ici simple extériorité, mais réinvesti à travers la Grèce comme partie intégrante d'un même processus historique. Ce qui nous intéressera ici est la manière dont cette conception de l'Orient s'articule directement à une réflexion renouvelée sur la Grèce, révélatrice d'un moment de crise pour l'Occident. En retraçant à grands traits les principales étapes de cette histoire philosophique, nous essaierons d'en dégager certaines structures et la logique à l'œuvre, telles qu'elle continue encore aujourd'hui de gouverner notre conception de l'Orient et, ce faisant, la perception que nous avons des limites qui sont celles du monde occidental.